

André MARTINET

École pratique des hautes études
à la Sorbonne

UNE LANGUE ET LE MONDE

Mon intention n'est pas, ici, de reprendre la thèse selon laquelle la vision que chacun de nous se fait du monde est, en dernière analyse, déterminée par la structure, grammaticale et lexicale, de la langue que nous avons apprise dans l'enfance. Cette thèse, présentée souvent comme le point de vue néo-humboldtien ou comme l'hypothèse Sapir - Whorf, continue à mériter toute notre attention. Sans doute convient-il de n'en pas exagérer la portée: la vision du monde qui nous est imposée par notre première langue ne nous empêche pas, radicalement, d'en acquérir une autre par l'apprentissage d'une deuxième; traduire, d'une langue à une autre, ne veut pas dire nécessairement trahir; ou, pour reprendre un exemple fameux, une version hopi de l'oeuvre d'Aristote n'est pas absolument impensable. Mais il reste que tout transfert de langue à langue réclame, pour être satisfaisant, une repensée et résulte nécessairement d'un effort individuel pour échapper à la contrainte très puissante qu'entraîne l'acquisition première du langage dans une communauté particulière. La pensée occidentale ne serait pas ce qu'elle est si Aristote avait conçu son oeuvre en hopi.

Nous émergeons enfin, et non sans peine, du ras-de-marée générativiste, innéiste et universaliste, qui postulait l'identité fondamentale de toutes les langues. Au près des naïfs, l'universalisme s'est souvent présenté comme une entreprise égalitaire visant à accorder la même dignité aux parlars de communautés de faibles dimensions et dénuées de prestige et aux grandes langues de civilisation. En réalité, il s'agissait, inconsciemment le plus souvent, d'une opération impérialiste tendant à convaincre le public que les structures relevées dans les «grandes langues», l'anglais en particulier, se retrouvaient partout sous des formes superficielle-

ment différentes. On ne se posait pas la question, par exemple, de savoir si la structure fondamentale des langues dominantes, avec un sujet (S) et un objet (O) groupés autour d'un verbe (V), était réellement universelle. On l'affirmait tranquillement, les seules latitudes reconnues étant les positions respectives des trois éléments S, O et V. Pour déterminer, dans une langue donnée, quels étaient S, O et V, on traduisait simplement les énoncés de cette langue en anglais, en français ou en espagnol et on désignait comme sujet, objet et verbe, ce qui, dans la traduction, assumait effectivement ces valeurs ou ces identités.

Or, on trouve des langues où l'on ne distingue pas les verbes des noms, **courir de course, laver de lavage**, et où donc il faudrait parler, non de verbe, mais de noyau de l'énoncé. D'autre part, il y a, de par le monde, des milliers de langues où **homme** dans «l'homme marche» (= [il y a] marche de l'homme) et dans «je vois l'homme» (= [il y a] vision de l'homme par moi) a le même rôle **grammatical**, celui de déterminant central de l'élément qui marque l'action. La traduction française en fait, dans le premier cas, un sujet, dans le second, un objet, attribuant à l'un et à l'autre des fonctions distinctes. Fonder l'analyse de la langue sur la traduction, et parler, ici, de S et de O, c'est, purement et simplement, imposer à l'autre langue un trait de la structure du français. Et qu'on ne croie pas que ce viol linguistique se limite aux opérations du linguiste en chambre: dans les régions bascophones de l'Europe occidentale, des instituteurs hispanophones ou francophones suggèrent quotidiennement à leurs élèves les mêmes analyses erronées.

S'amuser, comme certains le font depuis quelque quinze ans, à classer toutes les langues sur la base de la façon dont elles combinent S, O et V, c'est, bien entendu, non seulement imposer arbitrairement des unités à des langues qui ne les connaissent pas, mais également confondre des positions pertinentes et d'autres qui sont simplement habituelles: pertinentes sont les positions respectives du sujet et de l'objet en français et en anglais, puisque ce sont elles qui permettent de localiser les deux fonctions dans l'énoncé; simplement habituelles et soumises à certains aléa sont celles du sujet et de l'objet en latin, par exemple, où ces deux fonctions sont formellement identifiées par des désinences particulières.

Il convenait, me semble-t-il, de rappeler, avant d'aborder le

véritable sujet du présent exposé, combien les langues peuvent différer de l'une à l'autre, même lorsqu'elles doivent servir à expliciter des réalités qui, dans un monde qui se rétrécit chaque jour, tendent de plus en plus à s'identifier.

**

Comme nous l'avons rappelé ci-dessus en d'autres termes, à chaque langue correspond une analyse particulière des données de l'expérience. Les données de l'expérience, c'est ce qu'on désigne d'ordinaire comme le monde où nous vivons, celui que nous font connaître nos sens et leurs prolongements sous la forme des machines que l'homme a inventées. L'unité la plus immédiate de cette analyse est ce qu'on appelle le signe linguistique, la coïncidence d'une articulation vocale donnée et de notre réaction à quelque réalité perceptible, par exemple, le produit phonique /tabl/ et notre perception de l'objet table, ou encore l'énoncé plus vaste /la tabl e kase/ (**la table est cassée**) et notre réaction à la constatation que la table n'est plus utilisable. Un énoncé de ce dernier type est analysable en signes minima dits «monèmes».

Mais, bien entendu, tout n'est pas aussi simple. Comme on le sait, la face manifeste des signes minima s'analyse à son tour en phonèmes, qui participent donc à l'identification de l'unité sans renvoyer à quelque réalité perceptible particulière. Chacun de ces phonèmes représente une habitude articulatoire distincte qui, en principe, n'est pas affectée par ce qu'on appelle le sens du monème ou du signe plus vaste dans lequel il figure: l'articulation du phonème /v/ du français ne sera pas durablement modifiée par les réactions particulières que peuvent susciter, chez le locuteur, les réalités correspondant aux monèmes **vent, violent, vache** ou **venin**.

Sur le plan des monèmes, il faut assez vite distinguer deux pôles: le premier est celui des unités qui s'appliquent à des objets ou des situations très spécifiques. En toute priorité, il y a ceux qu'on appelle les noms propres qui, en tant que tels, ne désignent qu'une unité parfaitement identifiée. Puis, il y a la masse de ceux qui correspondent à un type particulier de réalité, stable ou mouvante. Ce sont eux qui constituent ce à quoi on fait allusion lorsqu'on parle du lexique. Il s'agit de monèmes très nombreux, dont la fréquence moyenne, dans les énoncés, est relativement faible puisque chacun n'apparaît que quand il est question de la situation très particulière à laquelle il correspond. L'autre pôle est celui de

monèmes qui, au cours du temps, en sont venus à désigner des réalités fort peu spécifiques et d'une grande fréquence, comme par exemple, le mouvement vers quelque chose et le mouvement à partir de quelque chose, en anglais *to* et *from*, ou encore, dans l'esprit de celui qui parle, le doute représenté par un monème subjonctif s'opposant à l'assurance, le plus souvent sans marque explicite dans l'énoncé.

On a reconnu là l'opposition traditionnelle entre lexicale et grammaticale.

On aurait tort d'établir entre monèmes grammaticaux et monèmes lexicaux une opposition trop tranchée. Au mieux, il y a, comme nous venons de le dire, deux pôles. Beaucoup plus fondamentale, lorsqu'il s'agit de classer les monèmes, est l'opposition des fonctionnels aux non fonctionnels: les premiers sont chargés de marquer les relations, et ils réclament, pour apparaître, la présence de deux éléments qu'il s'agit de relier; les seconds peuvent apparaître comme noyau central de l'énoncé ou comme déterminant d'un autre monème. Si nous notons le fonctionnel par F et le non fonctionnel par A ou B, nous dirons que les conditions d'apparition du fonctionnel sont la présence de deux autres éléments A et B, donc $A + F + B$ ([*la tête de [l']homme*]; réalisé également sous la forme $A + BF$: lat. *caput hominis*, ou $BF + A$: lat. *hominis caput*). A l'opposé, le non fonctionnel peut apparaître soit seul, sous la forme A (*chante !*), soit accompagné d'un seul élément (un déterminant) B sous la forme A + B (AB dans lat. *cantat*) ou B + A (*il chante*). Autre exemple de B + A: *la tête*, et de A (+) B: angl. *heads*.

Il n'en reste pas moins que, lorsqu'il s'agit de comprendre les relations entre une langue et le monde, c'est bien à l'opposition entre grammaire et lexicale qu'on doit revenir. Les unités grammaticales sont, nous l'avons vu, celles qui sont caractérisées par une fréquence moyenne élevée: parmi les prépositions françaises, *de* est d'une fréquence considérable dans les énoncés; *hors* est beaucoup plus rare; mais *de* et *hors* appartiennent l'un et l'autre à cette même classe des prépositions, et c'est la fréquence moyenne des prépositions¹ qu'il s'agit de retenir. Les unités grammaticales

1. Pour obtenir cette fréquence, on relèvera toutes les prépositions rencontrées dans un texte et l'on divisera le total par le nombre de prépositions distinctes.

peuvent être fonctionnelles, qu'elles soient monèmes comme les prépositions que nous venons de considérer, ou fonctions, comme le sujet et l'objet du français, marquées par leur position dans l'énoncé. Elles peuvent également être non fonctionnelles, comme les temps et les modes des verbes, ou le nombre des noms. Ces dernières sont normalement des modalités, c'est-à-dire des monèmes caractérisés par le fait qu'ils ne peuvent recevoir de détermination².

On dit souvent que les unités grammaticales sont celles qui appartiennent à des classes d'effectif limité. Ceci vaut pour les modalités; mais, dans le cas des fonctionnels, on constate qu'il en apparaît constamment de nouveaux par figement de syntagmes divers; en français, par exemple, **au cours de, histoire de, de telle sorte que**. Les modalités, temps, modes, aspects, nombres, etc., représentent normalement des systèmes fermés comportant un nombre déterminé d'unités mutuellement exclusives.

Dans la tradition grammaticale européenne, on pose, dans ce cas, des systèmes contraignants tels que tout verbe est nécessairement «à» un temps, «à» un mode, «à» un aspect déterminé, chaque nom «à» un certain nombre. Lorsqu'on opère avec des monèmes, c'est-à-dire des unités caractérisées par une différence formelle et une valeur signifiée, on voit mal comment on pourrait, en français, par exemple, poser un monème «présent», un monème «indicatif», un monème «singulier», puisque, dans tous ces cas, la différence formelle correspondant à l'absence de désinence verbale ou nominale ne s'accompagne d'aucune valeur positive ajoutée à celle du monème verbal ou nominal: dans (il) **chante**, la différence formelle avec (il) **chantait**, (il) **chantera**, qu'(il) **chante** n'entraîne aucune valeur ajoutée à celle de «chanter»; (il) **chante** implique le fait de chanter sans implication de doute ou d'inexistence réelle (\neq «subjonctif») et sans indication positive de temps (**la semaine prochaine, il chante à Istanbul; en 1958, il chante tout l'hiver à la Scala**). De même, l'absence du pluriel n'implique pas la singularité du nom: **le loup a disparu de nos forêts**. Il peut se faire qu'au moins dans certains contextes, une valeur signifiée positive soit

2. On trouve toutefois des non-fonctionnels de grande fréquence moyenné, comme les pronoms personnels en français, qui ne sont pas des modalités en ce qu'ils sont déterminables par des appositions : **elle, fille de dieu...**

impliquée par l'absence de toute marque perceptible : en russe, par exemple, les deux monèmes «génitif» et «pluriel» ne sont identifiables, dans la forme **ryb** «des poissons» que du fait de l'absence de tout élément désinentiel (cf. **ryba** «poisson», **ryby** «poissons»), mais on ne saurait poser un monème là où à un signifiant zéro, correspond un signifié zéro³.

Tout cela n'empêche pas que la position traditionnelle, en ces matières, correspond bien au sentiment des usagers: pour un locuteur français, l'apparition d'un verbe impose un nombre déterminé de décisions relatives au temps à employer et au caractère réel ou supposé de ce qui est dit. L'emploi du futur ou du subjonctif est tout autre chose que le choix d'un ou de plusieurs adverbes pour préciser la valeur du verbe. D'un côté il y a contrainte, de l'autre liberté.

Sur le plan des fonctions grammaticales, on retrouve la même opposition entre contrainte et liberté : d'une part, l'obligation du choix d'un sujet et de certains compléments (**il met sa voiture au garage**) et de la décision de fournir ou non, après un certain verbe, un objet ou un datif; d'autre part, la latitude, non limitée par le contexte, d'employer des compléments de lieu, de temps ou de manière.

Revenant à l'opposition entre la grammaire et le lexique, nous pouvons caractériser la première comme le domaine des choix limités et largement imposés. Ces choix, sur le plan de l'économie générale de la communication linguistique, aboutissent à une certaine automatisations qui réduit le nombre des décisions que doit prendre le locuteur. En d'autres termes, les éléments grammaticaux de la langue se présentent, à l'égal des phonèmes, comme des outils, encore qu'ils conservent, ce qui les distingue de ces derniers, une certaine valeur signifiante.

En face du bloc fonctionnel représenté par les phonèmes et la grammaire, s'étend la foule des éléments lexicaux, parmi lesquels le locuteur va devoir procéder à des sélections pour communiquer à autrui, avec le maximum de bonheur, sa réaction au monde qui l'entoure. Il s'en faut que tous les usagers, à tout instant, s'imposent

3. Cf. Jeanne Martinet, «Zéro c'est rien», **Linguistique fonctionnelle, débats et perspectives**, Paris, P.U.F., 1980.

cette tâche dévoreuse d'énergie. Dans la vie de tous les jours, nous nous laissons tous, en matière de lexique, comme dans le domaine de la grammaire et de la phonologie, guider par des automatismes. A des situations récurrentes, correspondent des énoncés répétés cent fois. Certains se figent et deviennent des formules. D'autres conservent à leurs éléments composants la possibilité de se voir, non seulement remplacés, un à un, par d'autres de la même classe, mais précisés par l'adjonction de quelque déterminant. Mais, ici encore, on ne fera guère que répéter des énoncés déjà entendus ou précédemment employés.

Toutefois, à côté de situations où les productions linguistiques ont une si faible densité d'information que quelques gestes pourraient aisément rendre les mêmes services, il y a celles où notre désir de faire partager nos vues ou d'imposer notre volonté est si fort que, non seulement nous nous efforçons de rechercher «le mot juste» — ce qui est encore une façon de s'appuyer sur des précédents, c'est-à-dire d'assimiler sa propre vision à celle d'autres qui nous ont précédés — mais à combiner de façon originale les unités reçues de la tradition.

Lorsque, pour la première fois, on place ensemble deux éléments A et B, il se peut que la valeur de A ne soit pas modifiée, mais précisée: si je parle d'une **table trapézoïdale**, l'adjonction de l'adjectif ne modifie en rien la valeur traditionnelle de ce nom, celle de «plateau surélevé». Mais si je parle d'un **océan de soucis**, je confère à **océan** une valeur fort différente de celle ordinaire, de «mer sans limites»; par cette décision personnelle, je prépare une évolution de la valeur de ce terme vers celle de «masse sans bornes». On pourrait, certes, être tenté de voir, dans de tels emplois, une prérogative des poètes. Mais alors, il faudrait admettre que tout homme peut être poète à ses heures. Il suffit, pour cela, que la vivacité de ses réactions lui fasse sentir le besoin de passer outre à ce que lui offre la tradition linguistique de son milieu.

La création de nouveaux contextes est la source, non seulement de nouveaux syntagmes qui peuvent évoluer en synthèmes par figement, mais celle de la polysémie, de cette latitude, pour tout élément lexical, d'étendre de proche en proche le domaine de ses références, de telle sorte qu'on ne sait plus si l'on a encore affaire au même monème ou à plusieurs monèmes homonymes : en face des quatre

ou cinq valeurs distinctes du signifiant français *fraise*⁴ et au vu des incertitudes étymologiques, on est bien en peine de se prononcer. Or, à la réflexion, on voit mal comment, sans la polysémie, l'homme pourrait satisfaire ses besoins de communication linguistique : faire dire des choses différentes aux mêmes formes selon les contextes est un des fondements de toute économie linguistique. Le monde — nous voulons dire, bien sûr, la perception que nous en avons — est un infini dont les unités discrètes de nos analyses ne permettront jamais de rendre compte. Mais on peut tendre vers cet idéal si chaque monème, unité parfaitement discrète en tant que **signifiant**, est susceptible, au hasard de combinaisons inattendues, de voir sa **valeur signifiée** s'adapter aux besoins de l'instant.

On s'explique, dans ces conditions, que, dans la ligne de la linguistique structurale, issue de la réflexion phonologique, les chercheurs qui avaient remporté des succès signalés aussi longtemps qu'ils traitaient d'unités distinctives et de grammaire, aient dû renoncer aux méthodes qui les avaient si bien servis dès qu'ils ont voulu aborder l'étude des valeurs signifiées du domaine lexical.

Ce n'est pas qu'il soit toujours facile de cerner les traits de sens de certains monèmes grammaticaux: si l'on arrive assez vite à identifier et à expliciter les valeurs démonstrative ou possessive de certains actualisateurs du nom en français, comme **ceci**, **cela**, **mon** ou **ton**, on ira moins vite lorsqu'il s'agit de l'imparfait ou du subjonctif, et, en face du «conditionnel», on peut légitimement se demander s'il ne faut pas poser synchroniquement deux monèmes homonymes distincts. Il n'est pas facile non plus de déterminer combien de fonctions grammaticales différentes s'expriment normalement au moyen du seul à. Mais, s'il est en grammaire des problèmes de sens difficiles à résoudre, il est au moins toujours possible de les poser nettement.

Il en va tout autrement en matière de lexique, et ceci, non seulement, comme nous l'avons vu, du fait du caractère protéiforme des signifiés qu'on y rencontre. En fait, on ne sait plus, ici, sur quel comportement réel doit porter l'observation. En matière de phono-

4. La fraise est, bien entendu, un fruit, mais également une collerette, de mode au XVII^e siècle, un outil de dentiste ou de tourneur et le mémentère du veau. La forme apparaît, en outre, dans l'expression argotique «il ramène sa fraise», que j'interprète pour ma part comme «le voilà qui cherche à s'imposer» et où l'on peut légitimement hésiter à rattacher «fraise» à l'une quelconque des valeurs signifiées précédentes.

logie et de grammaire, on peut opérer à partir d'un corpus qui pourra être assez court dans le premier cas, un peu plus long dans le second, mais tel qu'on aura quelque chance d'avoir épuisé l'essentiel. Un sujet choisi comme représentatif de l'usage étudié pourra fournir toutes les données désirables. Rien de tel en ce qui touche au vocabulaire. Selon le sexe, le degré de culture, la variété des intérêts, la profession, le sujet emploiera tel ou tel terme en le distinguant précisément de tel autre, ou bien il pourra en faire usage de façon un peu lâche, ou encore il le connaîtra passivement et pourra l'identifier comme appartenant à tel ou tel domaine, ou finalement il l'ignorera parfaitement : il se trouve, par hasard, que non seulement je sais que le verdier est un oiseau, mais que je puis en identifier un si je le vois. Mais, pour une majorité de francophones, **verdier** sera, au mieux, identifié comme un mot existant, ou simplement comme un vocable possible auquel ne se rattache aucune valeur définie.

Sans doute y a-t-il, dans chaque langue, un vocabulaire de base où l'on peut penser que tous les usagers s'accordent à attribuer la même valeur à chaque terme. Mais, dès qu'on pousse l'enquête un peu loin et avec quelque exigence, on s'aperçoit combien est limité le domaine lexical où l'accord est véritablement général.

On peut distinguer, en matière de vocabulaire, celui qu'on connaît surtout par la confrontation avec un objet déterminé ou une expérience récurrente bien caractérisée, et celui, plus abstrait, où, en dernière analyse, ce sont des contextes linguistiques qui ont permis de cerner la valeur de chaque terme. D'un côté, nous avons, par exemple, **banane**, et, de l'autre, **démocratie**.

Le vocabulaire du type **banane** reste sous la dépendance directe de l'expérience de chacun : chez les enfants français, pendant la seconde guerre mondiale, le mot **orange** subsistait comme un mythe, mais lorsque le fruit a réapparu sur le marché, il a été salué comme « une drôle de pomme ». Le monème ne se maintient, ici, avec sa valeur propre, qu'aussi longtemps que l'objet est présent.

Le vocabulaire du type **démocratie** est, quant à sa valeur signifiée, beaucoup plus instable puisque celle-ci est sous la dépendance des contextes où on le trouve et qu'en l'absence de tout objet concret de référence, ces contextes sont susceptibles de varier selon les préférences et le tempérament de chacun. Sans doute des

consensus peuvent-ils s'établir qui permettront de censurer certains contextes. Mais les connotations personnelles subsisteront à l'arrière-plan, toujours susceptibles de se manifester, timidement d'abord, puis avec plus d'assurance, et, finalement de s'imposer à ceux chez qui elles rencontrent un écho.

Concret ou abstrait, le lexique ne remplira utilement son rôle que s'il s'adapte immédiatement aux circonstances pour couvrir tous les besoins communicatifs. Des phonèmes et de la grammaire, on peut attendre au contraire qu'ils assurent la continuité dans le temps. Ce sont eux qui sont réellement garants de l'identité de la langue. La petite Savoyarde, qui déclarait: **abade bien les plotes pour camber le goillat**, parlait bien le français, et non l'idiome local auquel elle empruntait tout son lexique (**abade** «écarte», **plote** «jambe», **camber** «enjamber», **goillat** «flaque»), en ce qu'elle faisait strictement usage des phonèmes et de la grammaire de la langue de prestige.

Il n'est sans doute pas question de nier la possibilité pour la phonie et la grammaire d'une langue de changer au cours du temps. La linguistique fonctionnelle a été, d'ailleurs, la première à montrer que ce sont les besoins de la communication qui sont, en dernière analyse, responsables de l'évolution des systèmes phonologiques, ceux qui, à première vue, paraissent les moins exposés à la pression de ces besoins. La formule, longtemps perçue comme une boutade, «Une langue change parce qu'elle fonctionne» vaut bien sur tous les plans. Mais ceci n'invalide pas la constatation que le fonctionnement d'une langue réclame, autour d'un noyau étroitement structuré et relativement stable, l'existence de ressources lexicales plus souples, toujours disponibles pour tenter de refléter l'infinie variété des expériences humaines.

D'un autre côté, l'existence de vocabulaires scientifiques aux unités parfaitement définies n'implique pas que les rapports d'une langue au monde soient autre chose que ceux que nous venons d'exposer. Une science ne peut se constituer comme distincte d'une réflexion métaphysique ou philosophique que dans la mesure où l'on a choisi pour elle une pertinence, un critère sélectif, qui lui permet de rendre précisément compte de certains faits, mais qui s'oppose à toute prétention qu'elle pourrait avoir de présenter intégralement le monde dans son infinie variété.

Les linguistes sont mieux armés que quiconque pour traiter des rapports d'une langue et du monde, c'est-à-dire aborder les

problèmes lexicaux et, de façon générale, examiner la façon dont se pratique, dans les faits et étant données toutes les circonstances, la communication entre les hommes. Mais ils auraient tort de croire qu'il s'agit là de la fin dernière de leurs recherches. L'essence du langage humain est dans le noyau structuré dont le caractère fondamentalement discret en fait l'originalité en face du continu et de la diversité sans limites de notre expérience du monde.

A. MARTINET

ÖZET

İşlevsel dilbilim okulunun en ünlü kuramcısı olan A. Martinet bu yazısında dil ile dünyaya bakış açısı arasındaki ilişki üzerinde durmaktadır. Belli sınırlar içinde bu türlü bir ilişkinin varlığını yadsımaya olanak bulunmadığını belirten yazar, doğuştancı ve evrenselci nitelikler taşıyan üretici-dönüşümsel dilbilgisinin, bütün dillerin temelde özdeş olduğu görüşünün artık geçersizliğinin anlaşılmasına başladığını gözlemlemekte, bu görüşün gerçekte, özellikle İngilizce gibi dillerin yayılma eğilimini içerdiğini öne sürmektedir. Bilgine göre, söz konusu akım, bir eylem çevresinde bir araya gelen özne ve nesne düzeninin evrenselliğini, gerekli araştırmaları yapmadan benimsemiştir. Oysa eylemin addan ayrılmadığı diller vardır ve bu gibi durumlarda eylemden çekil, çekirdekten söz etmek daha yerinde olur. Kısacası, diller birbirinden ayrıdır. Bir başka deyişle, her dil deneyim verilerini ya da dış dünyayı kendine göre çözümler. Yazar, oluşturunca olduğu çift eklemlilik kuramını ana çizgilerine indirgeyerek sünduktan sonra sözlükle dilbilgisini birbirinden ayırır, ama bu ayrımın salt bir nitelik taşımadığını, işlevsel anlambirimlerle işlevsel olmayan anlambirimler arasındaki ayrımın daha önemli olduğu belirtir. İşlevsel öğeler bağıntıları gösterir ve aralarında ilişki kurulacak iki öğenin varlığını gerektirir. İşlevsel olmayan öğeler ise sözcenin özeysel çekirdeğini ya da bir başka anlambirimi belirler. Dilbilgisel anlambirimler işlevsel de olabilir, işlev (özne, nesne) de olabilir, işlevsel olmayan öğe niteliği de taşıyabilir (eylemlerde zaman ve kipler, adlarda sayı). Görüşlerini çeşitli somut olgularla örneklendiren bilgine göre dilbilgisi sınırlı ve büyük ölçüde de zorunlu olan seçmeler alanıdır. Buna karşın, sözlüksel öğeler konuşucunun, yaptığı seçimlerle dış dünyaya tepkisini dile getiren düzlemdir. Bu düzlemde de geniş ölçüde yinelenemelere rastlanır, ama özgürlüğe de yer vardır ve bu özgürlükten gelenegi aşma olanağı doğar. Yeni bağlamlar yeni dizimlere, kapılılaşmayla yeni birleşkebirimlere yol açtığı gibi çokanlamlılığın da kaynağıdır. Çokanlamlılık olmadan insanoğlunun dilsel bildirişim gereksinimlerini karşılaması olanaksızdır. Bağlama göre, özdeş biçimlerle değişik deneyimleri dile getirmek dilsel tutumluluğun temellerinden

biridir. Dünya, daha doğrusu dünyaya ilişkin algularımız sonsuzla özdeşleşir. Bu nedenle çözümlerimizde yer alan kesintili öğeler dış gerçekliği anlatmada yetersiz kalır. Bir gösteren olarak kesintili nitelik taşıyan her anlambirim beklenmedik birleşimlerle gösterileni (içeriği) açısından gereksinimlere ayak uydurabildiği ölçüde söz konusu anlatım olanak kazanır. Bu nedenle, gösterenle birlikte göstergelyi oluşturan gösterilen, sözlük düzleminde çok değişken, çok oynak bir görünüm sunar. Sesbirimlerle dilbilgisi de zamanla değişir; ne var ki, sözlüksel birimler insan deneyimlerini sonsuz çeşitliliğiyle yansıttığından değişkenliğin gerçek egemenlik alanıdır. Bir dille dünya arasındaki ilişkileri en iyi inceleyebilecek olanlar dilbilimcilerdir. Ama dilbilimci araştırmalarının yöneleceği son amacın bu düzlemde yer almadığını bilmelidir. Çünkü insan dilinin temelini yapı nitelikli özü oluşturur. Deneyimlerimizin kesintisizliği ve sınırsız çeşitliliği karşısında bu yapının kesintiliği dile tüm özgünlüğünü verir.
